

LE JOUR, 1948
16 avril 1948

LE JARDIN SOUS LA PLUIE

C'est doux, comme une promesse de bonheur, cette petite pluie d'avril, venue d'un ciel en grisaille mais où il y a de larges trous bleus. On s'abandonne à ces dernières fantaisies de l'eau comme à une ivresse. Le jardin est tout mouillé. Les soucis et les capucines sont en beauté ; les gueules de loup ont bu tant qu'elles ont pu ; et les herbes folles sont remplies de parfums. Tout embaume dans une nature idéale qui appelle en nous l'état de grâce. Mais le charme de ce printemps, il faut s'en approcher pour le découvrir. Pour voir, il faut aller à sa fenêtre. Il faut descendre les marches du vieil escalier lézardé. Il faut dans les petites allées, s'avancer par étapes, comme ce lézard heureux tout serti d'émeraudes et qui ne le sait pas.

Pourquoi notre vie, avec tant de signes et d'images, est-elle ainsi massacrée ? Apprend-on aux enfants ce qu'ils devraient savoir et que les adultes ignorent ? Que le réservoir de tout c'est encore cette nature d'où une existence stupide nous éloigne, et les tyrannies d'une pédagogie sans horizons ? Un matin comme celui-ci, tout le monde devrait aller aux champs se gorger de brises et de lumière caresser les fougères et les mousses, se souvenir du nom des plantes et des fleurs, de ce chapelet de petites splendeurs dont le botaniste s'émerveille et qui, sèche et mortes, se retrouveront pour l'amour de nous, dans les bocaux des apothicaires. Car, cette nature mouillée ne se contente pas d'éblouir ; elle porte en elle des baumes et des secrets. Elle a des tendresses qui viennent des origines, des compassions qui font les remèdes actifs et les onguents miraculeux. Il n'y a de méchanceté que dans l'homme...

Ne sommes-nous pas rassasiés d'affaires et de problèmes ? Voici le temps des images et des silences. Nous savons bien que cette humanité, qui divague, nous ne la guéirons pas ; que nous ne pouvons que peu de choses contre l'immensité des malheurs qu'elle suscite. Nous la savons ravagée par les ambitions et par les appétits, endurcie par l'habitude de l'indifférence, égarée par les passions, travaillée par les désirs ; mais il reste que des ressources de paix quasi divines sont à portée de notre main, qu'il suffit de le deviner pour s'en émouvoir et d'aller les voir pour se trouver à deux pas du bonheur.

Nous nous remettons demain à rêver à la reconstruction des républiques, des mœurs et des cités. Laissons-nous aller aujourd'hui à cette joie de remonter aux sources, aux vraies, à celles dont la limpidité rafraîchit et non point à ces citernes d'eau morte où l'on ne sait jamais si le passant de la nuit n'a pas jeté du poison.